Ami du Clergé du 1er avril 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour l'Ascension. — II. La double leçon que nous donnent les Apôtres et les Anges, 161. — III. Jésus-Christ monte au ciel comme roi, comme pontife et médiateur, et comme précurseur de l'humanité, 163.
Pour la fête de Notre-Dame Consolatrice des affligés. — Notre Dame de Luxembourg, 165.
Les Saints Patrons. — *S. Georges, Patron des soldats chrétiens :* Le soldat doit être le défenseur de l'Eglise, de la justice et des faibles, 167.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* Le baptême, 169.
Allocutions de mariage. — IV. Le mariage chrétien, 172. — V. Au mariage d'un lieutenant, 173.
Les personnages évangéliques. — C. Marie de Cléophas, 174.

SERMONS POUR L'ASCENSION

II

LA DOUBLE LEÇON QUE NOUS DONNENT LES APÔTRES ET LES ANGES

Mes frères,

Pendant les semaines qui avaient suivi sa Résurrection, Notre-Seigneur avait presque constamment repris la vie de ses apôtres et de ses disciples. En toutes circonstances, sur les bords du lac, dans les maisons pieuses de Jérusalem ou de Palestine, il était apparu à un très grand nombre, prouvant à tous, par toutes sortes d'arguments, la vérité de sa résurrection et achevant son enseignement sur le royaume de Dieu. Puis, quand il jugea que l'œuvre était achevée, il conduisit un certain nombre de ses disciples aux portes de Jérusalem, et là, sur une colline qu'il était accoutumé de gravir, il s'éleva au ciel devant leurs yeux, jusqu'à ce qu'une nuée l'eût dérobé aux regards des amis qui le suivaient.

Et comme les disciples restaient absorbés dans cette vision, comme leurs yeux continuaient à fixer obstinément le point du ciel où Jésus avait disparu, des anges s'approchèrent et dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi continuez-vous de regarder ainsi vers le ciel ? Ne savez-vous pas que ce Jésus qui vient d'y monter en doit un jour redescendre et venir parmi vous ? »

Tout est à retenir, m. f., dans ce verset du livre des Actes des Apôtres, et je crois qu'à la condition de le méditer un peu, il peut nous fournir les sentiments qu'il convient de mettre dans nos cœurs, en cette fête de l'Ascension.

Je trouve en effet dans ce texte une double leçon : j'en trouve une dans l'attitude des disciples et j'en trouve une dans la parole des Anges ; attitude des disciples, dans les sentiments desquels il nous conviendra d'entrer ; parole des Anges, qu'il nous faudra recueillir avec soin pour nous en inspirer.

I. — *L'attitude des Apôtres*

J'ai dit que la première leçon que nous pouvons recueillir nous est fournie par l'attitude des disciples. Un seul mot, m. f., peint cette attitude : le mot qui est dans le livre des Actes. Les disciples ne voyaient plus la terre, ils ne regardaient plus le monde, ils ne faisaient plus qu'une chose : *fixer obstinément les yeux vers le ciel,* perdus et comme immobilisés dans l'extase par la vision de Jésus glorifié.

Et quand on cherche à se rendre compte de ce que contenait ce regard extatique, on trouve bien facilement quels sentiments devaient à ce moment remplir leur cœur.

1. C'était d'abord un sentiment d'admiration. Jésus, devant leurs yeux, venait de monter au ciel. Certes, ils étaient habitués à voir en Jésus des merveilles inouïes ; depuis trois ans, ils étaient habitués à ne pas regarder le Maître comme nous avons coutume de regarder les autres hommes ; ils l'avaient vu glorieux bien des fois : par exemple, au Thabor, le jour où, devant Pierre, Jacques et Jean, le Maître s'était transfiguré et avait pris tout à coup l'éclat du soleil ; ou bien au soir de la Résurrection, quand, toutes portes closes, le Maître était subitement apparu, montrant ses cicatrices et faisant toucher la trace de la lance et des clous.

Oui, et cependant jamais ils n'avaient vu Notre-Seigneur glorieux comme en ce jour de l'Ascension. Au Thabor, ils avaient eu une minute de divine glorification, mais l'auréole s'était éteinte qui avait un moment brillé autour de son front, les voix s'étaient tues qui chantaient du haut du ciel les complaisances éternelles du Père, et le Maître, redescendu auprès de ses disciples, leur avait dit cette humble parole : « Ne racontez à personne ce que vous venez de voir, et si je n'ai pas pu me cacher devant vous, vous du moins cachez-moi devant le monde et ne dites pas toutes mes gloires divines. »

Et au soir de la Résurrection, si les disciples avaient vu Notre-Seigneur entrer, si depuis quarante jours ils ne pouvaient pas douter de la réalité de son existence et de sa vie permanente, cependant une minute leur avait échappé dans la Résurrection et, après tout, la minute la plus grandiose et la plus belle de toutes, la minute où Jésus était sorti vivant du tombeau où l'avant-veille on l'avait enseveli ; cette minute-là, les Apôtres ne l'avaient pas vécue, elle était si divine que les gardes présents à cette minute en étaient restés renversés. Le jour de l'Ascension, aux yeux des disciples assemblés, toute cette gloire apparaissait, et longuement ils avaient pu suivre, s'élevant dans les nuées, avant d'en être complètement voilé, le Maître humble, doux, aimant, venu sur la terre pour sauver le monde.

Oh ! m. f., pourrons-nous nous représenter ce que pareille minute mettait d'ineffables étonnements dans l'âme des Apôtres ! Pourrons-nous bien établir le contraste entre cette apothéose de Jésus et nos disparitions à nous ! Nous essayons parfois de faire, nous aussi, des apothéoses à nos grands hommes, de leur dire un adieu triomphal. Mais quelle pitié que cet adieu triomphal, en comparaison des adieux de Jésus-Christ ! Nos grands hommes, nous les promenons pendant un jour au milieu de la cité en deuil ; nous allumons autour de leur cercueil des torches funèbres et nous leur donnons parfois, pour abriter leur dernier sommeil, les monuments les plus glorieux de notre histoire nationale. Oui, mais après, qu'en faisons-nous de nos grands hommes ? Après l'apothéose triomphante, nous les descendons à quelques pieds sous terre et tout est fini. Nous leur

avons dit le suprême adieu ; c'est maintenant pour eux la suprême humiliation.

Jésus, après ses adieux, au lieu de descendre, s'est élevé ; au lieu de s'humilier, il s'est glorifié ; au lieu de s'abaisser au-dessous de toute expression, il est monté à des gloires ineffables pour toute langue humaine et que pas un seul livre ne peut raconter. Devant cette apothéose unique, l'âme des disciples, inondée d'admiration, s'immobilisait dans son extase et demeurait comme terrassée.

2. Mais dans cette extase, il n'est pas difficile de pressentir que des regrets se mêlaient. Celui qui était glorifié ainsi, quel était-il donc ? C'était l'Ami, c'était le Bienfaiteur, c'était le Frère. Même après vingt siècles, nous ne pouvons pas lire ce qu'il a fait sans être attendris.

Oh ! m. f., jugez donc comme on l'aimait, jugez par quels liens profonds ils s'étaient attachés à lui, ceux qui, pendant trois ans, avaient vécu avec lui, avaient joui de ses plus intimes tendresses, vu son regard infiniment bon, recueilli de ses lèvres les paroles consolatrices et les suprêmes encouragements ! Comme ils l'aimaient profondément, ce Jésus, à la façon humaine si vous voulez, sans grand courage, sans grande énergie, sans héroïsme et sans bravoure, assez peu pour le renier, mais assez profondément pour pleurer après leurs faiblesses et revenir à son affection.

Et Celui-là, après l'avoir une première fois perdu, ils avaient eu, quarante jours, la consolation de le retrouver. Peut-être se faisaient-ils illusion à eux-mêmes et peut-être pensaient-ils : « Jésus est mort, il ne nous appartient plus dans sa vie passible et souffrante ; mais il est ressuscité, sans doute nous restera-t-il dans sa vie immortelle et glorieuse et nous aurons tout au moins ces apparitions intermittentes ; chaque jour, nous pourrons nous lever avec l'espoir de le voir tout à coup venir à nous sur les flots du lac et monter dans notre barque. »

Peut-être s'étaient-ils fait, les disciples, cette illusion consolante. Et voici qu'en ce jour de l'Ascension, c'était la séparation définitive ; c'était l'adieu triomphal, mais c'était le suprême adieu. Et j'imagine que de leur cœur montaient les paroles que la Bible met sur les lèvres du prophète Elisée, quand, devant lui, Elie fut élevé sur son char de feu : « Mon Père, mon Père, ne savez-vous pas que vous êtes la force d'Israël et que c'est vous qui conduisez le peuple ? »

Ah ! combien à plus forte raison les Apôtres, au jour de l'Ascension, pouvaient-ils parler ainsi ! « O Jésus, vous partez, mais vous savez bien que vous êtes notre force ; vous partez, mais vous savez bien que votre œuvre a encore besoin d'être dirigée par vous ! »

3. Heureusement qu'à ce sentiment de regret un autre venait s'ajouter qui l'adoucissait par l'espérance. Ainsi faut-il encore expliquer leur extase obstinée. Ils savaient bien que du ciel où Jésus montait, descendrait un jour la force de l'Esprit-Saint, et qu'en définitive, au ciel où Jésus montait, des places allaient être préparées où ils iraient s'asseoir un jour et se reposer avec lui.

Et l'extase se prolongeait, nous indiquant, m. f., la première leçon que nous donnent les Apôtres, au jour de l'Ascension. Ils ne regardaient plus le monde, ils fixaient le ciel. Oh ! dites-moi, si nous en faisions autant ! Puisque nous croyons, nous aussi, si nous regardions Jésus, si nous essayons de nous détacher un peu de ce monde avec ses préoccupations, ses passions, ses petits intérêts, ses félicités d'un jour, si nous essayons d'être moins des créatures de la terre pour devenir davantage des fils du ciel ! Si, en ce jour de l'Ascension, à l'exemple des disciples, nous disions : « Je ne pourrai pas me perdre dans une extase ininterrompue, je sais bien que je serai repris par les choses de ce monde ; mais je veux, du moins à certaines heures, me souvenant que je suis enfant de Dieu et frère du Christ, je veux, à certaines heures, moi aussi monter au ciel ; je veux avoir des minutes de vie divine, je veux faire ici-bas, au moins d'une certaine façon, mon apprentissage du Paradis. Je ne veux pas que les éternelles contemplations me trouvent novice, et dès maintenant j'essaierai de les goûter un peu. »

Première résolution à prendre, m. f. ; et la seconde, ce sera d'écouter la parole des Anges, dont il me reste maintenant à vous parler.

II. — *La leçon des anges*

Au milieu de l'extase des disciples, cette parole des anges me semble sonner dans le livre des Actes des Apôtres comme un avertissement. Je ne sais si je me trompe, mais je vois comme un reproche dans la formule rapportée par S. Luc : « Hommes de Galilée, pourquoi vous obstinez-vous à regarder ainsi ce Jésus que vous vous obstinez à suivre ? Ne savez-vous pas qu'un jour il doit revenir ? »

Ne savez-vous pas qu'un jour il doit revenir ? C'est-à-dire, si je ne me trompe, ce Jésus, il ne faut pas seulement que vous vous étonniez de son triomphe et que vous regrettiez son départ définitif ; il ne faut pas seulement que vous espériez en ses promesses. Puisqu'il doit revenir, il faut vous souvenir que vous devez travailler pour lui, que vous êtes ses témoins, qu'il vous a laissé une œuvre à achever, que vous êtes en ce monde les ouvriers privilégiés de cette œuvre et que vous n'avez pas de temps à perdre, mais qu'il faut vous y mettre immédiatement.

Je crois que c'est là le sens du verset des Saints Livres. Oui, les disciples n'eussent pas mieux demandé peut-être que de rester ainsi sur la colline absorbés dans leur joie ; mais les dernières paroles du Maître tintaient à leurs oreilles qui disaient : « Vous allez recevoir la force du Saint-Esprit, et vous deviendrez mes témoins par toute la terre. »

Et avec ces paroles, d'autres aussi leur revenaient : « Ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; il faudra que vous prêchiez mon nom devant les synagogues, vous serez traduits devant les tribunaux, mais ne vous occupez pas de savoir quelles réponses il conviendra de faire, puisque c'est moi-même qui vous les inspirerai. Le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; s'ils ont coupé le bois vert, comment épargneraient-ils le bois sec que vous êtes ? »

Et les yeux des Apôtres se portaient maintenant sur le monde à conquérir et à gagner à Jésus-Christ. L'Ascension glorieuse commencée pour eux dans l'extase s'achevait dans la résolution énergique du travail et de la foi.

Oh ! m. f., la grave parole des anges, en ce jour de l'Ascension, c'est peut-être la leçon la plus immédiatement utile et pratique pour nous. Je vous conviais tout à l'heure à détacher votre âme des intérêts de cette terre, à la faire vivre un peu des pensées du ciel. Voici maintenant que je la ramène aux devoirs de ce monde et de la vie.

Jésus, monté au ciel, doit un jour revenir. Il reviendra comme Juge, il reviendra comme Maître, il reviendra nous demander compte des talents mis à notre disposition et de l'administration que nous en aurons faite.

En conséquence, m. f., la résolution à prendre en un jour d'Ascension, après celle d'une contemplation réconfortante des vérités éternelles, c'est aussi la résolution d'une action vaillamment chrétienne exercée en ce monde, en nous-mêmes et autour de nous. Nous n'avons pas le droit de nous reposer, nous n'avons pas le droit de nous absorber doucement dans la pensée même des choses éternelles. Notre devoir, jusqu'à ce que Jésus-Christ revienne pour le monde ou pour chacun de nous, c'est de travailler à l'avènement de son règne, c'est de lui préparer en nous d'abord un disciple qu'il puisse reconnaître, et de lui conquérir en dehors de nous des cœurs fidèles et amis. Le second fruit de l'Ascension doit être un fruit d'action généreuse, vraiment chrétienne.

Et celui-là, je vous le prêche encore plus volontiers que le premier ; car, pour le premier, vous pourriez me répondre : « Je n'ai pas le temps de contempler, je ne peux pas regarder les étoiles, j'ai trop à faire en ce monde ; je suis, quoique vous en disiez, absorbé impérieusement par les nécessités et les devoirs de la vie, et je laisserai aux cloîtres les douces méditations. » Et je n'aurais rien à vous répondre, rien que ceci : « Vous ne pouvez pas contempler, imiter les Apôtres dans leur extase bienheureuse ? Du moins vous pouvez, parmi ces nécessités et ces devoirs de la vie qui vous prennent, les imiter dans leur action énergique. Le Maître doit revenir ; agissez pour lui, et ces préoccupations de chaque instant, et cette existence tourbillonnante et mouvementée, qu'elles soient, par l'intention intérieure, orientées tout entières vers le ciel. Si votre esprit ne contemple pas, vos actions contempleront, parce qu'elles regarderont le Paradis. »

* *

Eh bien ! m. f., que ce soit donc là notre double résolution et, dans la messe que vous allez entendre, que ce soit votre prière à Jésus monté au ciel, mais qui tout à l'heure descendra devant vous sur l'autel. A Jésus-Christ monté au ciel et présent tout près de vous, dites du fond de l'âme : « O Maître, souvent j'essaierai en ce monde de penser à vous, à vos divines espérances et à vos solennelles promesses. Si le temps me manque, j'essaierai du moins d'agir sous votre regard, pour votre amour, dans la fidélité à vos commandements et à vos conseils, pour me sauver moi-même, en sauver d'autres avec moi et préparer ainsi le royaume de Dieu, le royaume où vous nous appelez à régner avec vous dans les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

III

JÉSUS-CHRIST MONTE AU CIEL COMME ROI, COMME PONTIFE ET MÉDIATEUR, ET COMME PRÉCURSEUR DE L'HUMANITÉ

Assumptus est in cœlum et sedet a dextris Dei.
Il a été enlevé dans les cieux et est assis à la droite de Dieu.
(Mc., XVI, 19).

Mes frères,

C'est un des principaux articles de notre foi, que Jésus-Christ est monté visiblement au ciel, quarante jours après sa résurrection glorieuse. Il employa cet intervalle à prémunir la foi des Apôtres contre les doutes et les incertitudes qui auraient pu s'élever dans leurs esprits, en les invitant à considérer avec attention et à toucher de leurs mains ce corps véritable où il avait conservé les glorieuses cicatrices de sa Passion, et qu'il allait transporter à la droite de Dieu.

C'est sur le mont des Oliviers, qui avait été le théâtre de son agonie et de ses humiliations, que le Sauveur apparut une dernière fois à ses Apôtres, et que les bénissant avec amour, il s'éleva au plus haut des cieux, par la vertu toute-puissante de sa divinité.

L'Evangile (Luc, XXIV, 52) dit que le spectacle du triomphe de leur Maître produisit une grande joie dans le cœur des Apôtres. C'est le même sentiment d'allégresse que ce mystère doit exciter en nous, puisque nous y trouvons les deux motifs les plus propres à nous réjouir : la gloire de Jésus et nos intérêts personnels.

Jésus-Christ monte au ciel : 1° en qualité de *Roi*, et c'est pour lui un triomphe infiniment glorieux ; 2° en qualité de *Médiateur* et de Pontife, et c'est pour nous la source de toutes les grâces ; 3° en qualité de *Précurseur* de l'humanité, et c'est le plus solide fondement de notre espérance.

I. — *Roi triomphant*

Ce qui fait la gloire du triomphe de Jésus et ce qui l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, c'est qu'il est souverainement juste dans sa cause, — sublime dans son élévation, — universel dans son étendue, — éternel dans sa durée.

Le règne de J.-C. n'a pas été fondé, comme les empires de ce monde, par la politique, ni par l'injustice, ni par la force des armes. Il ne doit rien qu'à la vérité, la douceur et la justice ; et comme il n'y a pas eu d'autre sang versé que celui du vainqueur, on n'entend retentir que des bénédictions et des cantiques de louanges, au lieu des gémissements et des cris de désespoir qui accompagnent le triomphe des autres conquérants : *Ascendit Deus in jubilo.* « Il s'est humilié, dit l'Apôtre, et s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes les créatures et l'a couronné d'une gloire égale à la profondeur de ses abaissements : *propter quod et Deus exaltavit illum.* »

L'Apôtre exprime la sublimité incomparable du triomphe de Jésus en disant qu'il est monté au-dessus de tous les cieux : *ascendit super omnes cœlos.* David a décrit dans ses psaumes l'entrée solennelle du Fils de Dieu dans son royaume : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. Venez prendre place au premier rang qui vous appartient dans le ciel par droit de naissance et par droit de conquête. C'est la récompense que je vous dois au terme de la vie souffrante que vous avez menée sur la terre. Partagez ma gloire et ma puissance, prenez possession du trône inébranlable et du tribunal d'où vous exercerez les fonctions de Juge suprême. » *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis.*

Mais les paroles suivantes nous apprennent que la gloire de Jésus n'a pas encore atteint son développement : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Il possède un pouvoir absolu dans le ciel et

sur la terre, mais il y a une foule de sujets rebelles qui s'opposent au triomphe pacifique de son amour. Ce n'est qu'à la fin des siècles qu'il manifestera la force invincible de son bras et que tous ses ennemis seront écrasés sous le poids de sa grandeur. Il jugera les nations, et les remplira de ruines, il brisera la tête des rois impies et dispersera les sceptres et les couronnes au jour de ses vengeances.

Alors, à la fin des siècles, le trône de J.-C. s'élèvera sur les débris de tous les royaumes de ce monde, et son règne n'aura pas plus de limites dans sa durée que dans son étendue. *Et regni ejus non erit finis.* Et toutes les intelligences réunies dans la possession du même bonheur chanteront éternellement les louanges de leur divin Libérateur.

II. — *Pontife*

Mais Jésus n'est pas seulement un Roi puissant et victorieux ; c'est le Pontife de la Nouvelle Alliance, et nous allons voir que son ascension dans les cieux a des rapports étroitement unis avec la dignité de son sacerdoce.

En effet, le Pontife, dit S. Paul, est un Médiateur chargé de traiter les affaires des hommes auprès de Dieu, de lui porter toutes les paroles de notre part, d'appuyer de son crédit tout-puissant nos humbles prières, de nous concilier la bienveillance de notre Souverain Maître et de nous distribuer ses grâces.

On voit que l'excellence de ces fonctions ne pouvait convenir à aucune créature vivante. J.-C. seul était capable de remplir avec fruit la charge de Pontife, à cause de la dignité infinie de sa personne. C'est l'unique Médiateur établi entre Dieu et les hommes : *Unus Mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus ;* c'est lui, selon l'expression de Tertullien, le Pontife universel, chargé d'offrir les vœux de toutes les créatures. Lui seul est écouté de son Père, qui le regarde comme l'éternel objet de ses complaisances, et toutes les prières et toutes les voix qui montent vers le ciel, ne pénètrent jusqu'au trône de Dieu qu'autant que c'est lui qui les inspire et qui les présente. C'est pourquoi les prières incessantes de l'Eglise de la terre et des esprits bienheureux qui sont dans le ciel sont faites au nom de J.-C. et ne sont exaucées qu'à cause de lui : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Mais c'est justement cette qualité de Pontife et d'ambassadeur des hommes auprès de Dieu qui l'obligeait à se rendre auprès de son Père, pour résider éternellement à la droite de sa majesté, pour être en état de négocier, d'intercéder et de protéger les intérêts du peuple qui lui sont confiés. Et voilà, m. f., ce qui doit nous consoler dans la triste situation que le péché nous a faite ici-bas : c'est que J.-C. ne se sépare de nous qu'afin d'aller continuer dans le ciel la vie d'intercession et d'amour qu'il a commencée sur la terre. Il ne nous a pas oubliés, il n'est ni moins attentif à nos besoins, ni moins prompt à nous secourir, ni moins touché de nos douleurs que pendant les jours de sa vie mortelle.

Oui, notre unique consolation sur la terre est de savoir que le Fils de Dieu défend nos intérêts auprès de son Père. Que notre sort serait désespéré, si nous n'avions un tel Protecteur dans le ciel ! Mais lorsque ma conscience, troublée par la crainte des jugements de Dieu, gémit sous le poids de ses iniquités, n'est-ce pas avec une douceur incroyable qu'elle s'arrête sur ces tendres paroles de l'apôtre S. Jean : « Nous avons un avocat auprès du Père, J.-C. le Juste par excellence : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum.* » (I Jo., II, 1).

Entendez-vous, m. f., toute la force et l'énergie de cette expression ? L'avocat doit user de tous les moyens de persuasion pour faire triompher auprès des juges la cause de ses clients. J.-C. remplit donc pour nous les fonctions d'avocat auprès de son Père, c'est-à-dire, qu'il le presse et le sollicite instamment de nous faire miséricorde. Ce n'est pas assez : il prouve, avec une puissance irrésistible de conviction, que c'est un droit qui nous est acquis et que son Père ne peut la refuser à ses mérites infinis : « Ils vous devaient, ô mon Père ; mais j'ai satisfait pour eux. Je me suis chargé de toutes leurs dettes, et je m'en suis acquitté bien au-delà de ce que votre justice pouvait exiger des coupables. » C'est ainsi que plaide ce charitable et tout-puissant avocat. — Ou plutôt, il n'est pas nécessaire qu'il parle pour se faire entendre. Il suffit qu'il se présente à son Père avec le sang qu'il a répandu, avec les glorieuses marques de ses blessures, pour le fléchir et désarmer sa colère : *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* (Héb., IX, 24).

Quoi de plus rassurant que de pouvoir nous mettre à couvert de la condamnation que nous avons mérité de subir, en recourant à la protection de l'Avocat tout-puissant qui n'est retourné vers son Père que pour travailler plus efficacement à notre salut !

III. — *Précurseur de l'humanité*

J'ai ajouté que J.-C. est entré dans le ciel en qualité de Précurseur de l'humanité, et ce titre que l'Apôtre lui donne, nous indique 1° que J.-C. méritait d'entrer le premier dans le ciel, comme chef de l'humanité régénérée, et 2° qu'il n'y monte que pour y introduire tous ceux qui doivent entrer un jour dans son royaume.

M. f., la foi nous enseigne que les âmes des anciens justes que Dieu avait retirées de ce monde avant la venue du Messie, n'allaient pas aussitôt après leur mort, comme les saints de la Loi nouvelle, jouir de la récompense éternelle, mais qu'elles étaient retenues captives dans des lieux souterrains que nous appelons les limbes, en attendant que J.-C. vînt leur ouvrir l'entrée du ciel. Et c'est ce brillant cortège d'esprits immortels que David nous représente associés au triomphe du Sauveur, quand il dit : « Vous êtes monté dans les hauteurs des cieux, emmenant avec vous les tribus captives. »

J.-C. est donc notre divin Précurseur, parce qu'il marche le premier et que nous devons le suivre. Et cette espérance est fondée sur les mystères de son Incarnation et de sa Rédemption.

Car il faut remarquer d'abord que le triomphe de l'Ascension regarde spécialement la sainte Humanité du Sauveur, puisque, en tant que Dieu, toujours immuable dans sa grandeur, il n'a jamais cessé de résider dans le ciel. Or le Fils de Dieu en unissant sa personne divine à la double substance dont nous sommes composés, c'est-à-dire en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, est devenu le chef de l'humanité régénérée, et rien n'est plus ordinaire aux chrétiens que d'entendre dire que l'Eglise est un corps mystique dont il est la tête et dont nous sommes les membres. Si donc le chef est entré dans le ciel, c'est une conséquence que les mem-

bres doivent le suivre, et son triomphe nous garantit la destinée glorieuse à laquelle nous pouvons prétendre. C'est le sens évident de ces paroles que J.-C. adressait à ses Apôtres avant de les quitter : « Je remonte vers mon Père qui est aussi votre Père, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu, » c'est-à-dire que l'intention et la volonté du Sauveur est que nous ne formions tous qu'un seul peuple, une seule famille sous un même Père qui est Dieu.

Mais il faut entendre maintenant l'Apôtre nous expliquer à quels titres et par quels moyens J.-C. est devenu notre Précurseur dans le ciel, dans la comparaison qu'il établit entre l'Ascension et l'entrée solennelle du grand-prêtre dans le Saint des Saints, en disant que J.-C. est entré dans le sanctuaire éternel par son propre sang, après avoir accompli l'œuvre de notre éternelle Rédemption. Le sanctuaire impénétrable où résidait la majesté du Dieu d'Israël est la figure du ciel où Dieu découvre sa gloire aux élus et dont tous les hommes avaient mérité d'être exclus. Le grand-prêtre qui seul y pénétrait avec le sang des victimes est la figure de J.-C. qui devait remplacer les victimes impuissantes par un sacrifice d'un mérite infini et nous introduire après lui dans le ciel.

C'est dans la méditation de ce mystère que les martyrs puisaient le courage de braver les tourments. Nous y trouverons nous-mêmes la révélation de nos destinées. Le ciel est la patrie du chrétien, parce que là où est le Christ, là doivent être ses membres. Mais ces promesses ne regardent que les membres vivants de son corps mystique. Il ne suffit pas d'appartenir à J.-C. par le baptême, si nous perdons le droit aux privilèges attachés au titre de chrétien, en nous détachant par le péché de notre divin Chef.

* *

M. f., je termine par cette courte exhortation de l'Apôtre : « *Festinemus ingredi in illam requiem.* Efforçons-nous d'entrer dans le séjour de notre repos éternel » (Hébr., IV, 11), et nous considérant comme des étrangers et des voyageurs qui n'ont point de cité permanente ici-bas, n'imitons pas ces pauvres chrétiens qui, toujours courbés vers la terre, ne lèvent jamais un seul regard vers la céleste patrie. Les Apôtres, après avoir vu briller dans le triomphe de leur Maître quelques rayons de la gloire qui leur était promise, ne pouvaient se lasser de regarder le ciel ; ainsi nos cœurs ne doivent plus se laisser retenir par les affections périssables de ce monde, depuis que J.-C. est monté dans le ciel pour nous préparer la jouissance des biens immortels qui sont l'objet de notre foi. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE NOTRE-DAME CONSOLATRICE DES AFFLIGES

NOTRE-DAME DE LUXEMBOURG

Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrimarum valle.
C'est vers vous, ô Marie, que s'élève notre voix plaintive, alors que nous gémissons et que nous pleurons dans cette vallée des larmes. (Ant. *Salve Regina).*

Mes frères,

Dans son éternel amour, Dieu avait rêvé pour l'homme un bonheur sans mélange. Non content de le créer à son image, de le constituer roi de la création, il le combla encore de dons supérieurs qui le firent monter plus haut dans l'amitié divine ; il l'établit dans une félicité parfaite, qui devait conduire notre premier père, sans qu'il passât par la mort, à la possession inamissible de son Créateur.

A la perpétuité de ce bonheur, Dieu avait mis une seule condition : l'obéissance au précepte qu'il avait enjoint à Adam. Mais, trompée par le serpent, la femme méprise l'ordre divin et entraîne l'homme dans sa désobéissance, « par lui le péché entre dans le monde, et, par le péché, la mort, » puis, avec elle, tout le cortège des souffrances qui, depuis lors, n'ont cessé de désoler la terre : les maladies, les pestes, les famines ; le déchaînement des passions avec leurs conséquences meurtrières et les douleurs qu'elles traînent à leur suite ; les guerres, avec les angoisses qu'elles causent aux cœurs des mères, des épouses ; la loi du travail, devenu un dur châtiment ; enfin et surtout la perte de la grâce et, par là, de la première amitié de son Dieu. Telles furent, pour Adam et toute sa postérité, les terribles sanctions du premier péché.

Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne voulut point abandonner l'homme à son lamentable sort ; avant même la condamnation des coupables, il fait luire l'espoir d'une Rédemption : « Une femme écrasera la tête du serpent. » Comme c'était Eve qui, la première, avait été séduite, c'est par une nouvelle Eve que Dieu laisse entrevoir le triomphe futur sur l'infernal serpent : l'une dans le monde introduisit la souffrance, l'autre y devait apporter la consolation.

Cette femme bénie entre toutes, m. f., vous l'avez nommée : c'est Marie, Marie que, dans les Litanies de Lorette, l'Eglise invoque sous le titre de *Consolatrice des affligés.*

Combien ce titre convient à la T. S. Vierge, nous allons essayer de vous en convaincre dans la première partie de cet entretien ; — après quoi, dans une seconde partie, nous nous édifierons à l'histoire d'un sanctuaire dans lequel tout un peuple se plaît à honorer d'un culte particulier et à prier avec confiance Notre-Dame Consolatrice des affligés.

Que Dieu nous aide, et Notre-Dame !

I. — *Marie Consolatrice des affligés*

La consolation ! Dans ce royaume de la souffrance qu'est devenu le monde depuis le péché, n'est-ce pas là un besoin primordial de chacun d'entre nous ? L'épreuve, sous quelque forme qu'elle se présente, tous nous atteint. Dans notre chair, les ravages de la maladie ; dans nos intelligences, les obscurités auxquelles nous nous heurtons ; dans notre cœur, les difficultés de la vie de chaque jour, les inquiétudes au sujet des êtres qui nous sont chers, les deuils qui nous accablent, la perspective toujours angoissante de la mort, l'appréhension du péché toujours possible, le remords et la crainte du châtiment qui suivent la faute : tout cela nous porte à chercher une âme compatissante, capable de nous comprendre et de relever notre courage.

« La consolation humaine, dit le P. Monsabré, c'est une perle de rosée qui tombe dans le calice d'une fleur languissante après de longs jours de sécheresse, mais non la pluie bienfaisante qui baigne sa racine et lui rend la vie. »

En effet, m. f., parmi les hommes, les uns sont indifférents et n'apportent à nos souffrances qu'un

baume superficiel ; les autres, malgré leur affection, sont impuissants à comprendre et à soulager certaines douleurs profondes. Que dire à une mère devant le cadavre de son enfant ? Quelle compassion humaine soulagera le père au moment où il vient de faire à la patrie le sacrifice d'un fils qui était son espoir et sa fierté ? Ne seraient-ils pas tentés de s'écrier avec Job dans l'excès de leur douleur : « Vous êtes des consolateurs importuns ! Que ferai-je ? Si je parle, ma douleur ne s'apaisera point ; si je me tais, elle ne me quittera pas. »

A ces heures sombres où la terre ne nous offre aucun soulagement, à qui s'adresser, si ce n'est à Marie ? Elle n'est point une vaine consolatrice : elle *sait* consoler, parce qu'elle a souffert ; elle *peut* le faire efficacement, parce qu'elle est Mère de Dieu ; enfin elle *veut* nous consoler, parce qu'elle est notre mère.

1. Bien qu'elle fût préservée de la faute originelle, il fallait que Notre-Dame subît la loi commune de la souffrance, pour être ainsi plus semblable à son divin Fils, lui qui, hormis le péché, devait éprouver toutes nos infirmités.

Lors de la présentation de l'enfant Jésus au temple de Jérusalem, Marie entendit de la bouche de Siméon cette terrible prophétie : « Un glaive transpercera votre âme. »

Vous savez, m. f., comment se réalisa cette prédiction. Après avoir souffert de la pauvreté et des privations de son Fils dans la crèche, après avoir tremblé pour sa vie dans la fuite en Egypte, elle devait éprouver durant trois jours les inquiétudes d'une mère qui a perdu son enfant. Mais c'est surtout au Calvaire que son âme, si harmonieusement sensible parce qu'immaculée, fut brisée de douleur à la vue des souffrances indicibles de son Fils, des outrages et des blasphèmes de ses persécuteurs. Et S. Bernard va jusqu'à dire qu'après la mort de Jésus, ce fut l'âme de sa mère que transperça la lance du soldat.

S'il est vrai, comme l'expérience le prouve, que seul celui qui a enduré la souffrance connaît les moyens de la soulager, vous voyez, m. f., quelle confiance nous pouvons mettre dans la T. S. Vierge dont le cœur a ressenti tous les genres de douleurs.

2. Mais il ne suffit pas de connaître la douleur pour être capable de la soulager ; il faut, pour guérir les plaies profondes de l'âme, disposer de la puissance de Celui qui est le Souverain Maître des cœurs. Ecoutons les paroles de l'Annonciation : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... Voici que vous concevrez et mettrez au monde un Fils... Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut et son règne n'aura point de fin. » Qui douterait que Marie, par cette admirable prérogative de Mère de Dieu, la plaçant au-dessus des plus grands saints et des anges même, ne soit toute-puissante sur le cœur de son Fils ?

L'Ecriture nous en donne un exemple dans le récit des noces de Cana, récit qui est dans toutes les mémoires Le vin manque, et qui s'en aperçoit ? Les jeunes époux, les invités ? Non ; c'est Marie ; elle n'attend pas qu'on lui signale ce grave mécompte, rien n'échappe à sa vigilante charité. Aussitôt, sans qu'on l'en prie, elle dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. *Deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent.* »

3. Enfin, Marie n'est pas seulement Mère de Dieu; elle est aussi la mère de Celui qui, Fils unique du Père, a voulu devenir le premier-né d'une multitude de frères. En effet, dans cette union mystérieuse opérée par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge, c'est toute l'humanité qui s'unit au Verbe fait chair.

C'est ainsi que Marie est véritablement Mère de tous les hommes. Et le Christ, au moment de consommer le sacrifice qui devait nous rendre fils adoptifs de Dieu, voulut nous confier, en la personne de S. Jean à l'amour compatissant de sa Mère : « Femme, voilà votre fils ! »

Que la T. S. Vierge se soit plu à consoler tous ceux qui, en elle, ont mis leur confiance, c'est l'histoire qui nous le montre.

II. — *Notre-Dame de Luxembourg*

En parcourant les annales des plus célèbres pèlerinages de Marie, il est facile de se convaincre que la plupart de ces sanctuaires sont, pour ainsi dire, l'œuvre même de Celle qu'on y honore. Les uns ont été élevés par la piété reconnaissante, à la suite d'une faveur extraordinaire ; les autres doivent leur origine à une apparition, à une volonté expresse, manifestée par la Mère de Dieu.

Celui de Luxembourg présente dans ses débuts un caractère tout différent : ici c'est un peuple religieux qui, par sa piété simple et fervente, la force à descendre vers lui.

La première semence de la dévotion à Notre-Dame Consolatrice des affligés, jetée par les Pères de la Compagnie de Jésus, se développa rapidement dans les cœurs sous l'influence de la grâce divine.

Heureux d'abord d'entendre célébrer les grandeurs de Marie, sa puissance, sa bonté, sa miséricorde, bientôt les habitants de Luxembourg entrevirent les charmes de cette douce familiarité que la Mère de Jésus daigne entretenir avec les hommes. Bien vite, ils exprimèrent le désir de voir s'élever, à quelque distance de la ville, une chapelle dédiée à Notre-Dame, où chacun irait à loisir vénérer sa Souveraine et sa Patronne. Mais il s'y ajoutait une autre raison qui n'influait pas peu sur le désir général. Plusieurs fléaux avaient tour à tour ravagé la ville et la province de Luxembourg. En 1554, la ville presque tout entière devient la proie d'un incendie ; elle se relève à peine de ses cendres que la peste la transforme en un vaste charnier. Puis, en 1558, c'est la guerre, et quelque temps après se fait sentir le contre-coup des secousses qui ébranlent les Pays-Bas. La peste reparaît en 1604 et 1612. Vers la même époque, des ouragans dévastent la province. Au milieu de tous ces malheurs, où chercher la consolation et le secours, sinon dans les bras de Marie, Refuge des malheureux et Salut des infirmes ?

Tous désiraient un sanctuaire où l'on pût lui exposer les nécessités tant publiques que privées et implorer sa clémence : alors la Providence suscita, pour mener à bien l'œuvre tant désirée, le Père Brocquard, très dévot serviteur de Marie. Malgré toutes les difficultés, il parvint à acquérir le terrain nécessaire à la construction du sanctuaire. Grande fut la joie du peuple à cette nouvelle. Et lors de la pose de la première pierre, ce fut un spectacle magnifique de voir tant de grands seigneurs et de prélats : les comtes de Berlaymont, d'Egmont, de Manduscheid, les abbés de Saint-Maximin et de Münster, nombre de gentilshommes et de bourgeois, manifester par leur présence leurs sentiments de foi et de piété envers Notre-Dame. C'était en 1625.

A peine les fondations étaient-elles achevées que, l'année suivante, la peste éclatait de nouveau à Luxembourg et ravageait la ville et la campagne. Le P. Brocquard, atteint par le mal implacable et déjà aux portes du tombeau, s'adresse, plein de confiance, à Marie : il s'engage à faire nu-pieds le pèlerinage à la nouvelle chapelle, d'achever en son honneur le sanctuaire et de le dédier à la Mère de Jésus sous le titre de Consolatrice des Affligés. Deux jours après, le Père était parfaitement guéri. La ville entière s'en réjouit avec lui, et tous reprennent courage et confiance.

On presse la construction de la chapelle ; achevée à la fin de l'année 1627, elle est solennellement bénite le 10 mai 1628 par l'évêque auxiliaire de Trèves.

Mais un mystère subsiste : d'où vient la statue miraculeuse qui se trouve aujourd'hui encore au-dessus du maître-autel de la cathédrale de Luxembourg ?

A peine la chapelle était-elle achevée, et la statue de la Mère de Dieu y était-elle installée, que déjà, de tous les points du pays, les Luxembourgeois arrivèrent en pèlerinage pour recommander joies et peines à leur Consolatrice.

Guérisons, secours dans les tribulations, grâces de conversion et de persévérance, Marie exauçait toutes les demandes.

Une première procession solennelle, organisée en témoignage d'amour et de reconnaissance, eut lieu en 1639. L'image miraculeuse fut portée en triomphe à travers les rues de la ville, depuis la chapelle jusqu'à l'église des Pères Jésuites, aujourd'hui la cathédrale, et y resta exposée pendant huit jours. Ce fut la première octave célébrée à Luxembourg en l'honneur de la Consolatrice des Affligés.

Après de nouveaux fléaux, guerres, épidémies, Marie Consolatrice des affligés, le 27 septembre 1666, fut choisie solennellement comme patronne de la ville de Luxembourg, et en 1679 de tout le Duché.

La paix d'Utrecht en 1713 vint enfin apporter le calme tant désiré qui permit à la dévotion mariale de se développer chaque jour davantage.

Cette tranquillité fut, hélas ! de courte durée : dans le cours du siècle, de nouvelles guerres éclatent. Dans la tourmente de la Révolution Française, le sanctuaire de Notre-Dame, hors de la ville, fut détruit de fond en comble ; l'image miraculeuse fut sauvée et transportée dans la cathédrale actuelle. Lors de l'entrée de Napoléon Ier dans la ville de Luxembourg, un enfant lui présenta la clef qui portait jusque là l'image de la Patronne ; l'empereur rendit l'ex-voto aux magistrats en disant : « Reprenez cette clef, elle se trouve en bonnes mains. »

Le jubilé du 24 juin au 2 juillet 1866 fut rehaussé par le couronnement de l'image miraculeuse. Ce fut le cardinal de Reisach qui, en qualité de Légat apostolique, présida la cérémonie.

Depuis ce temps, la fidélité du peuple luxembourgeois n'a jamais été déçue, pas même pendant la grande guerre où le danger était si menaçant.

L'agrandissement de la cathédrale, souhaité depuis longtemps par tous, fut enfin commencé il y a quelques années. Et avec sa réalisation s'élèvera en l'honneur de la Vierge Consolatrice un temple plus digne de ses bienfaits.

* *

Vous voyez donc, m. f., à combien juste titre Marie est invoquée comme la Consolatrice des affligés.

La théologie nous y invite, puisqu'elle nous montre en elle Celle qui donna au monde la Consolation véritable, impatiemment attendue, depuis la chute, par tous les enfants d'Adam ; Celle qui, Mère de Dieu et Mère des hommes, renferme dans son cœur à la fois les trésors de la puissance et les abîmes de la tendresse.

L'histoire chrétienne à son tour nous montre que Notre-Dame a largement répondu à la confiance de tous ceux qui dans cette vallée de larmes crient vers elle.

« O vous, disait S. Bernard, qui dans la tourmente de ce monde semblez plutôt être ballottés au milieu des tempêtes qu'avancer sur la terre ferme, ne détournez pas vos yeux de cette brillante étoile, si vous ne voulez pas être engloutis par les flots. Si contre vous se lève le vent des tentations, si vous êtes près de vous jeter sur les écueils des tribulations, levez les yeux vers l'étoile, invoquez Marie : *Respice stellam, voca Mariam*. Si, troublés par l'énormité de vos crimes et par la crainte des jugements de Dieu, vous vous sentez entraînés au bord de l'abîme du désespoir, pensez à Marie : *Cogita Mariam*. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, invoquez Marie, pensez à Marie : *Invoca Mariam, cogita Mariam*. En la suivant, on ne s'égare point ; en la priant, on ne désespère point ; en y pensant, on ne se trompe point. Si elle vous tient par la main, vous ne tomberez point ; si elle vous protège, vous ne craindrez point ; si elle vous conduit, vous ne défaillerez point ; si elle vous est propice, vous parviendrez, après l'exil de votre vie, à la possession de Jésus, le fruit béni de ses entrailles. *Et Jesum benedictum, fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Georges, Patron des soldats chrétiens

(23 avril)

LE SOLDAT DOIT ÊTRE LE DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE, DE LA JUSTICE ET DES FAIBLES

Mes frères,

On représente habituellement S. Georges sous les traits d'un cavalier perçant de sa lance un dragon qui veut dévorer une jeune fille. L'armure dont il est revêtu et le cheval de combat qu'il monte indiquent qu'il exerça la profession des armes, et voilà pourquoi les militaires, ceux surtout qui font partie de la cavalerie, l'ont choisi pour Patron. La jeune fille qu'il défend représente l'Eglise, pour laquelle il a combattu et pour laquelle il est mort en la défendant contre le dragon infernal, je veux dire l'idolâtrie dont il purgea son pays, et l'empereur Dioclétien aux persécutions de qui il résista de tout son pouvoir. Il est ainsi devenu le modèle des guerriers chrétiens, qui eux aussi dans les desseins de Dieu doivent être les défenseurs de l'Eglise, de la justice et des faibles.

I

C'est en Asie, en Cappadoce, que vers la fin du IIIe siècle naquit S. Georges d'une famille noble par ses ancêtres, mais plus noble encore par sa foi chrétienne. Il perdit de bonne heure son père, et sans

doute afin de l'élever dans un milieu plus religieux, sa sainte mère l'emmena en Palestine. Malgré les efforts des païens pour y profaner et y faire oublier les traces du Sauveur, tout parlait encore de lui dans ce pays béni qu'il avait tant de fois parcouru, où il avait multiplié les miracles et qu'il avait arrosé de son sang. Dans un pareil milieu, la foi de notre saint ne put que s'affermir davantage.

Lorsqu'il en eut l'âge, il entra dans la carrière des armes, dans l'espoir de défendre son pays et de mieux servir la religion. L'empereur Dioclétien étant venu en Orient le remarqua bien vite, apprécia ses qualités et l'éleva aux premiers grades de l'armée. Georges s'en réjouit, moins pour l'honneur qui lui en revenait qu'à cause du bien que son grade allait lui permettre de faire autour de lui. Comme S. Sébastien, officier comme lui, le faisait à Rome à la même époque, il va se servir du prestige que lui confère sa dignité pour soutenir ses frères les chrétiens et prendre devant l'empereur la défense de la vraie religion. L'occasion va bientôt se présenter.

Parent du pape S. Caius, dalmate comme lui, Dioclétien s'était d'abord montré tolérant. Le dace Galérius, qu'il avait associé à l'empire et qui avait hérité de sa mère une haine violente pour les disciples du Christ, lui proposa de reprendre contre ceux-ci la persécution. Dioclétien résista longtemps. Il était dangereux, disait-il, de troubler encore le repos du monde et de verser des flots de sang. Devant l'insistance de Galérius, il réunit un conseil de magistrats et de gens de guerre pour discuter la question à Nicomédie, dont il avait fait sa capitale en Orient. N'osant contredire Galérius, les conseillers convinrent de la nécessité de poursuivre les chrétiens, que le puissant César dénonçait comme ennemis des dieux et de l'ordre public. Seul S. Georges osa prendre leur défense. Il parla devant l'empereur et l'assemblée avec une force, une autorité, une inspiration telles que personne n'osa l'interrompre tout d'abord. Il montra la grandeur et la divinité du christianisme, la vanité de la religion païenne, et conjura l'empereur, non seulement de laisser les chrétiens en paix, mais d'embrasser lui-même leur religion. C'était trop lui demander. En dépit de l'éloquence de notre saint, la persécution, — c'était la dixième et heureusement ce fut la dernière, — fut décidée et elle éclatait le 23 février de l'an 303.

S. Georges fut une des premières victimes. Arrêté, après avoir eu le temps toutefois de vendre ses biens et d'en distribuer le prix aux pauvres, il fut soumis à divers supplices et en particulier à celui de la roue, instrument hérissé de lames aiguës sur lequel on fixa son corps et qui en tournant le couvrit de plaies. Comme aucun de ces supplices ne pouvait l'amener à apostasier, l'empereur eut recours à la douceur et, dans l'espoir que le saint martyr consentira à offrir quelques grains d'encens aux idoles pour sauver sa vie, il le fait conduire dans un temple. S. Georges s'y rend sans résistance ; déjà l'empereur croit l'avoir converti. Mais son illusion est de courte durée. Parvenu en présence des idoles qu'on veut lui faire adorer, notre saint trace sur elles un grand signe de croix : aussitôt elles sont renversées et se brisent à terre, tandis que les démons qu'elles représentent et qui les habitent s'enfuient en poussant des hurlements d'épouvante. S. Georges était vainqueur du dragon.

Ce prodige frappa tellement les païens qui en furent témoins qu'un grand nombre se convertirent sur-le-champ. Pour empêcher le vaillant soldat d'opérer de nouvelles conquêtes, on s'empressa de lui trancher la tête. C'était le 23 avril de l'an 303.

II

Le culte de S. Georges se répandit bien vite dans tout l'Orient, chez les Grecs en particulier, qui l'appellent par excellence le « grand martyr ». D'Orient il ne tarda pas à s'introduire en Occident, surtout en France et en Angleterre. L'Eglise, au Moyen-Age, donna S. Georges comme modèle et comme patron aux guerriers, et c'est en son nom en même temps qu'au nom de S. Michel qu'elle armait les chevaliers. Elle leur montre en sa personne l'idéal du soldat chrétien.

L'Eglise, certes, hait la guerre. « Celui, dit S. Augustin, qui peut penser à la guerre et la peut supporter sans une grande douleur, celui-là a vraiment perdu le sens humain ». « Il faut subir la guerre, dit-il encore, et vouloir la paix. » Pour rendre la guerre moins fréquente, l'Eglise institue la *Trêve de Dieu ;* afin de la rendre moins cruelle, elle interdit au concile de Latran en 1139 l'emploi trop meurtrier de l'arc et de l'arbalète dans tous les combats entre chrétiens.

Mais elle sait qu'il n'est pas en son pouvoir de supprimer la guerre. Pouvait-elle, devait-elle empêcher Clovis de fonder par ses luttes héroïques contre les Allemands et les Goths cette grande unité franque qui allait être si favorable à la grande unité chrétienne ? Pouvait-elle, devait-elle retenir Charles Martel lorsqu'il courait à Poitiers, pour préserver non seulement la France, mais tout l'Occident chrétien de la barbarie musulmane ? Pouvait-elle, devait-elle amortir l'ardeur de ce Pépin qui prépara si énergiquement toute l'œuvre de son fils, et fallait-il qu'elle l'arrêtât sur le chemin de l'Italie où il allait donner à la chaire de S. Pierre cette solidité temporelle dont elle avait besoin ? Pouvait-elle, devait-elle lier les deux bras de Charlemagne, qui d'une main rejetait les musulmans sur l'Ebre et de l'autre étouffait le paganisme germain ? Pouvait-elle, devait-elle enfin, en face des menaces incessantes de l'Islam, s'opposer aux croisades ? Non, certes ! Sans toutes ces guerres nous serions aujourd'hui musulmans, ou païens, ou barbares.

III

Ne pouvant empêcher la guerre, l'Eglise a multiplié ses efforts pour la rendre moins inhumaine. C'est dans ce but qu'elle a donné aux guerriers d'alors et de tous les temps S. Georges pour modèle.

Ce qu'est le soldat sans religion, l'histoire nous l'apprend et la dernière guerre nous l'a montré. Avant le xe siècle les guerriers, si l'on en croit nos plus anciennes chansons de geste, étaient trop souvent des bandits : ils pillent, ils brûlent, ils tuent sans pitié les innocents et promènent partout la terreur et la mort. Nos envahisseurs de 1914, épris de l'idéal germain qu'ils veulent substituer à l'idéal chrétien, nous ont, hélas ! donné le spectacle d'atrocités pareilles, au cours de la grande guerre.

Eh bien ! c'est cette férocité que l'Eglise s'est efforcée d'enlever au soldat, en en faisant le défenseur de l'Eglise, le champion du droit, le protecteur des faibles.

1. *Défenseur de l'Eglise,* il sera la force armée au service de la vérité désarmée. Il se tiendra en armes

à la porte du palais, trop souvent menacé, d'où les Papes distribuent la vérité aux hommes ; l'épée au poing, il défendra leur trône, dont l'indépendance est nécessaire au monde. Il montera la garde pour assurer la liberté des conciles où l'on agite les plus grands problèmes pour le maintien de la foi ou la réforme des mœurs. Il protégera les églises, les monastères, et grâce à lui les prêtres, les religieux pourront évangéliser, instruire, baptiser, convertir et expier. C'est grâce à lui que le Bénédictin pourra librement défricher tant de terres incultes, instruire tant d'âmes ignorantes, entreprendre tant de missions lointaines, écrire tant de livres savants. C'est grâce à lui que le Dominicain aura la liberté de l'éloquence et le Franciscain celle de la pauvreté ; que tant d'hôpitaux pourront surgir du sol, que les Maisons-Dieu recevront partout des milliers de malades, les maladreries des milliers de lépreux, et les monastères des milliers d'affamés. C'est cette noble mission que l'Eglise confiait au soldat en l'armant chevalier : « Reçois cette épée, lui disait-elle, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; emploie-la pour ta défense, pour celle de la sainte Eglise de Dieu et pour la confusion des ennemis de la croix du Christ. »

2. En même temps que la défense de l'Eglise, le prêtre ou l'évêque qui armait le nouveau chevalier l'établissait *champion de la justice et du droit.* « O Dieu, disait-il encore, comme nous le lisons dans le Pontifical de Guillaume Durand, vous n'avez permis ici-bas l'usage de l'épée que pour contenir la malice des méchants et pour défendre la justice. Faites donc que votre nouveau chevalier ne se serve jamais de ce glaive pour léser injustement qui que ce soit, mais qu'il s'en serve toujours pour défendre tout ce qu'il y a ici-bas de juste et de droit. »

Il existe encore un texte plus beau que celui-là, et qui était en usage dans la capitale même du monde chrétien. Lorsqu'on créait à Rome un nouveau chevalier, on lui remettait très solennellement une épée « afin, lui disait-on, qu'il exerçât énergiquement la justice et qu'il abattît le triomphant édifice de l'iniquité. » Peu après on ajoutait : « Rappelle-toi, chevalier, que tu dois être le défenseur de l'ordre et le punisseur de l'injustice. » Et l'on terminait par cette grave monition : « C'est à cette condition que, vivante copie du Christ, tu règneras éternellement là-haut, avec ton divin Modèle. »

3. On a dit du chevalier chrétien : « Il écoute partout si l'on crie au secours ! » Mais c'est surtout lorsque ceux qui appellent au secours sont des faibles, des femmes, des veuves et des orphelins qu'il accourt. Sentant les approches de la mort, Charlemagne recommande à son fils de ne pas enlever leurs fiefs aux orphelins ni leur dernier argent aux veuves. Oublieux, hélas ! des conseils de son père, on voit ce fils, dans la chanson de geste *Le charroi de Nîmes,* proposer cyniquement au comte Guillaume de lui donner les fiefs de tel et tel baron qui vient de mourir. Mais Guillaume n'est pas de ceux qui écoutent patiemment de telles propositions. Il se révolte et bondit : « Et les veuves ? s'écrie-t-il, et les orphelins ? Si l'on touche à ces petits ou à leur terre, voici l'épée qui coupera la tête des traîtres et des larrons. » Et personne n'ose provoquer cette grande épée vengeresse.

* *

M. f., cette belle mission d'être son défenseur, le champion du droit et le protecteur des faibles, que l'Eglise confiait au chevalier d'autrefois, elle voudrait qu'elle soit encore celle des soldats chrétiens d'aujourd'hui. C'est du moins ce qu'elle leur recommande aujourd'hui dans la « bénédiction du jeune soldat » insérée au Pontifical : « Daignez, Seigneur, exaucer nos prières, y lisons-nous, et accorder à votre serviteur ici présent d'être le défenseur des églises, des veuves, des orphelins et de tous les pieux serviteurs de Dieu... »

Puissent, m. f., tous les soldats de notre époque, à quelque nation qu'ils appartiennent, être fidèles à cette mission et n'être jamais obligés de guerroyer que pour l'accomplir. Et il en sera ainsi si toutes les armées, et surtout ceux qui les commandent, ont soin de s'inspirer des exemples de leur glorieux patron S. Georges. Des Ordres militaires portant son nom, des décorations militaires portant son image, ont été institués au cours des siècles pour récompenser le courage. La plupart ont disparu avec les dynasties qui les avaient institués. Mais ce qui ne doit pas prendre fin, c'est notre dévotion, c'est notre confiance, c'est notre désir d'imiter le noble soldat, l'illustre martyr que fut S. Georges. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

LE BAPTÊME

Mes chers enfants,

Jésus, dans son Evangile, nous a conté une bien belle histoire, destinée à nous montrer le grand amour du bon Dieu pour nous. Un père avait deux fils ; l'un d'eux le quitta pour aller vivre ailleurs, loin de la maison familiale. Il vécut de telle sorte qu'il eut bientôt dépensé tout son bien et dut, pour vivre, se placer comme domestique de ferme. Il tomba dans une maison où il avait à peine à manger, si bien qu'un jour, après avoir longuement hésité, car son orgueil se refusait à s'humilier, il se décida à revenir vers la maison paternelle. Oh ! il n'espérait point y reprendre son ancienne place, mais peut-être ne lui refuserait-on pas un emploi de mercenaire, et il se souvenait de la bonté avec laquelle les serviteurs de son père étaient traités. Le voilà qui arrive, il approche ; mais qu'est-ce ? Quelqu'un sur la route, qui s'arrête de temps à autre, met la main sur ses yeux et regarde dans la direction du voyageur. — Mais on dirait le père ! — Eh oui ! c'est bien lui... Dans quel esprit vient-il ? Que va-t-il dire et faire ? Encore quelques pas et les deux hommes sont l'un en face de l'autre ; le fils alors tombe à genoux, le père le relève, le presse sur son cœur et l'embrasse, appelle ses serviteurs, fait préparer un grand festin, remplace les haillons de misère par de riches vêtements et laisse éclater sa joie.

I. — *Le retour à Dieu par le baptême*

L'histoire racontée par Jésus, et que je viens de vous rappeler, mes chers enfants, c'est notre histoire à tous. Quand Dieu avait créé le premier homme, il ne s'était pas contenté de le placer avec sa compagne dans un paradis de délices ; il les avait tous deux enrichis de sa grâce, il avait fait d'eux ses enfants bien-aimés, admis à converser et même à vivre familièrement avec lui. Dieu était si bon pour

ses enfants d'adoption qu'il écartait de leur vie toute peine, toute souffrance ; il leur demandait seulement de lui obéir.

Hélas ! un jour le démon survint, pas sous cette forme hideuse et terrible qu'on voit parfois sur des images, — Adam et Eve auraient fui à son approche, — mais avec une voix douce et de belles promesses. Ce fut la femme qui se laissa prendre la première à la séduction de ces paroles, et elle mangea du fruit défendu, puis Adam l'imita. Ils s'étaient figuré que Dieu leur cachait une foule de choses qu'ils allaient apprendre, mettait en réserve une somme de jouissances qu'ils allaient acquérir ; ils croyaient en un mot qu'un monde nouveau et merveilleux allait s'ouvrir pour eux.

Comme vous le savez, ce fut tout le contraire qui arriva ; Dieu les maudit à cause de leur désobéissance et de leur péché, les chassa du paradis terrestre et mit à sa porte un ange armé d'une épée de feu pour les empêcher d'y rentrer. Or Adam et Eve étaient nos premiers parents, tous les hommes devaient naître d'eux, nous sommes tous de leur famille, et en les frappant de sa colère et de sa malédiction, Dieu nous chassait tous et de son paradis et de son amitié.

Les hommes, pendant des siècles, vécurent ainsi des heures pénibles ; pourtant l'espoir d'un Sauveur que Dieu leur avait promis les aidait un peu. Ce Sauveur vint, c'était Jésus. Il paya sur la croix la dette de nos péchés, il obtint le pardon de Dieu, il entra au ciel en triomphateur au jour de l'Ascension et Dieu rendit aux hommes son amour. Les fils prodigues et malheureux retrouvaient un père et une famille, une maison de bonheur, le ciel, et la grâce en attendant le ciel ; et le Père retrouvait avec joie les enfants égarés, maudits, mais non pas oubliés.

Quand vous êtes venus en ce monde, mes chers enfants, vous y apportiez une âme souillée par le péché originel, triste héritage de nos premiers ancêtres ; mais bientôt le baptême effaçait cette tare, lavait dans le sang de Jésus la tache originelle et vous faisait à la fois frères ou sœurs du Christ, enfants de Dieu et de l'Eglise.

Votre âme, encore endormie en quelque sorte, ne pouvait ni se rendre compte ni comprendre, mais Dieu était pressé de vous recevoir en son amour. En votre nom, vos parrain et marraine demandaient pour vous et la foi et la vie de la grâce, prenaient des engagements que vous allez ratifier aujourd'hui et pour lesquels vous allez prêter serment de fidélité ! En retour, Jésus vous introduisait, par le baptême, dans la famille de Dieu.

Jusque là, les diverses phases de la cérémonie s'étaient tenues à l'entrée de l'église (autrefois même, le baptistère était un édifice entièrement séparé) ; mais l'eau sainte ayant coulé sur votre front, votre âme étant devenue belle comme votre robe blanche, vos parrain et marraine tenant à la main un cierge allumé, symbole de votre foi, on vous portait ensuite à l'autel et l'on vous consacrait à la Sainte Vierge. L'enfant du bon Dieu était solennellement admis dans la maison de Dieu, qui est l'église.

Que de fois depuis vous y êtes revenus, dans cette église que vous aimez certainement, et qui est comme le cœur de la paroisse ! Que de prières vous y avez dites, que de messes entendues, et peut-être déjà que de sacrements reçus ! Puisse-t-elle vous rester toujours très chère, l'église de votre baptême et de votre première communion !

S. Louis, que vous avez appris à connaître dans l'histoire de France, avait bien compris la grâce et le prix de son baptême, lui qui volontiers signait : « Louis de Poissy » parce que c'était là qu'il avait été baptisé ; il mettait son titre de fils de Dieu au-dessus de sa dignité de roi, et, fidèle à l'enseignement de sa mère, il eût mieux aimé perdre la vie que la grâce de son baptême, il eût préféré perdre son royaume par la mort que l'amitié de Dieu par le péché mortel.

On raconte également qu'une princesse devenue religieuse se permit un jour de revendiquer son titre : « Sachez, dit-elle à une autre religieuse, que je suis fille de roi. — Et moi, répondit l'autre, je suis fille de Dieu. » La princesse comprit la leçon et sut en profiter.

Mes chers enfants vous seriez fiers et heureux d'être fils de rois ; soyez plus fiers et plus heureux d'être fils de Dieu, car Dieu est éternel, infiniment riche, puissant et bon ; votre baptême vous a conféré non seulement un titre de gloire, un nom illustre, il vous a de plus assuré un trésor de grâces et de tendresse ici-bas et donné le gage de la vie éternelle et du bonheur infini dans l'autre monde.

II. — *La table de famille*

Quand le frère de l'enfant prodigue s'en revint des champs, il trouva toute la maison en grand travail, un festin tout prêt, des gens endimanchés, son père, habituellement grave et souvent triste, exultant de joie ; et son frère, le visage amaigri et pâle, portant encore les signes de la souffrance, mais vêtu de neuf, un anneau d'or au doigt, assis tout prêt du maître, à la table d'honneur.

Le coupable n'avait espéré ni cet excès d'amour ni ce comble d'honneur ; il ne voulait qu'une humble place parmi les mercenaires ; au risque d'irriter son frère resté fidèle, son père lui rendait avec la place de fils les insignes du maître.

Dieu, lui aussi, pour preuve de son paternel amour, a convié les hommes à un banquet sacré. Il ne lui a pas suffi de donner au grain de blé une mystérieuse puissance de vie, de faire par son soleil et sa pluie germer, grandir et mûrir les moissons, pour faire paraître sur nos tables, en réponse à notre prière, le pain de chaque jour. Il a voulu un banquet où l'homme serait admis dans une très douce et profonde intimité avec lui.

Nul n'a coutume de convier à sa table ses ennemis, mais bien au contraire ses amis, à qui il veut par là donner de la joie et prouver l'ardeur de son amitié ; quant aux enfants de la maison, ils sont de droit et tous les jours appelés à la table de famille. Ce banquet, ce festin où Dieu nous appelle, nous tous les baptisés, les enfants de son amour, où il se donne à nous, où il resserre nos liens d'affection avec lui, cette table de famille, vous l'avez deviné, mes chers enfants, c'est la sainte communion.

Vous n'y avez pas été admis dès le premier jour de votre vie surnaturelle. De même qu'il vous fallut attendre un peu pour prendre place, entre papa et maman, à la table des grandes personnes et partager leur repas, ainsi pour votre première communion il a fallu attendre que l'âge d'abord, puis l'instruction nécessaire vous permettent de distinguer le bien du mal et de comprendre qui vous receviez dans la Sainte Eucharistie et pourquoi.

Cette première rencontre avec Jésus remonte peut-

être, au moins pour quelques-uns d'entre vous, à plusieurs années déjà. Je sais qu'autrefois, quand vos pères et mères avaient votre âge, il n'en était pas tout à fait ainsi et que ce jour solennel était vraiment celui où Jésus visitait l'âme pour la première fois. Mais vous n'avez rien à regretter, parce que ce grand bonheur, vous l'avez attendu moins longtemps, et il s'est renouvelé plusieurs fois ; parce que déjà Jésus a travaillé avec vous et que vous avez appris à son école à corriger vos défauts et à vivre en chrétiens ; enfin parce qu'en ce jour vous allez contracter avec Jésus, dans la communion de ce matin, une alliance d'amitié. La première fois qu'on reçoit quelqu'un chez soi, on est toujours un peu gêné et embarrassé, sinon même gauche, timide et réservé ; au contraire, à un ami, à un habitué, on livre toute son âme, on confie ses secrets, on demande conseil, on parle à cœur ouvert. Avant le jour des noces, les fiancés se sont vus bien des fois ; mais au jour du mariage, sous le regard de Dieu et en présence du prêtre, ils s'unissent pour la vie. Sous les yeux de vos parents, en présence de toute la paroisse, en ce jour solennel, Jésus et votre âme vont s'unir, s'épouser si j'ose dire, pour la vie et pour l'éternité !

Et voyez comme Jésus a été bien inspiré, comme il a bien fait les choses ! Il a voulu être lui-même la nourriture de nos âmes, lui notre frère par son humanité, mais le fils de Dieu par nature, par sa divinité, lui le lien par excellence entre nos âmes et Dieu. Chaque fois que je communie, je me sens plus près de Dieu, tout près, comme Jean à la Cène, reposant sa tête sur la poitrine de Jésus, comme le prodigue à côté de son père, comme l'enfant qui rapproche sa chaise, se blottit contre l'épaule de sa mère et volontiers s'y endort.

Et je trouve dans la communion ce qu'on trouve dans un festin : la force pour ma volonté, la joie pour mon cœur avec l'amitié. Dans cette vie d'ici-bas, nos âmes ont à lutter, à combattre ; la prière et l'obéissance ne vont pas sans effort ; le salut est une dure besogne, une œuvre de longue haleine et non un joyeux passe-temps. Or, qui dépense ses forces et travaille, doit se nourrir en conséquence ; sinon, il ne pourra plus suffire à la tâche, il devra abandonner son œuvre, et s'il est gravement atteint, mourir peut-être. La communion, voilà le pain de vie des enfants de Dieu !

La communion, c'est aussi une source de joie, de lumière, d'énergie morale. Vous le savez bien, mes enfants, on travaille mieux, avec plus d'entrain, avec plus d'application, quand on a la joie au cœur et quelque espérance. Or la communion, cette rencontre avec Dieu à qui l'on confie ses peines, dont on éprouve la tendresse, de qui l'on reçoit conseils, grâces et bienfaits, est une source de joie et d'espérance, joie d'aimer un Père généreux et d'être aimé de lui, espoir de le contempler un jour face à face et de partager son bonheur.

Mes enfants, prêtez serment de ne jamais abandonner la table de famille où Jésus se donne en nourriture et nous unit à Dieu, mais d'y prendre place au contraire, sinon tous les jours, du moins le plus souvent possible.

III. — *Le gage du bonheur céleste*

Je ne puis me défendre, quand je lis la parabole de l'enfant prodigue, de songer à la peine que devait ressentir le pauvre père quand il s'asseyait à table et chaque fois voyait vide la place de l'absent. Où était-il, mort ou vivant, heureux ou malheureux, sur le chemin du retour ou dans de nouveaux égarements ? Le reverrait-on jamais ? saurait-on même, au cas où il serait mort, le lieu de sa sépulture ? Aussi comme je comprends sa joie et son attitude au jour du retour ! Pourrait-il encore laisser vide la place de celui qui est revenu et retrouvé ? Non, non, il y a trop longtemps que ce spectacle déchire le cœur du pauvre père, pour qu'il renonce à la joie de revoir enfin son fils auprès de lui.

Dieu, par le vaste monde, a tant de fils, marqués au baptême de ce signe ineffaçable qui fait un enfant de Dieu ! Et pourtant, combien manquent à l'appel quand l'Eglise les convie à la Table sainte ! Combien de places vides à la table de famille ! combien de prodigues sont encore loin de la maison paternelle ! combien ne sont même pas sur le chemin du retour !

Pour ne pas ajouter de nouvelles tristesses à celles déjà trop nombreuses qui meurtrissent le cœur de l'Eglise votre mère, après avoir broyé le cœur de Jésus dans son agonie et dans sa passion, tous ceux qui vous aiment, tous ceux qui s'intéressent à votre âme vous demandent aujourd'hui un engagement solennel de fidélité.

Enfants de Dieu depuis votre baptême, vous avez appris dans votre catéchisme à connaître le bon Dieu ; vous avez aussi appris à l'aimer dans la prière et dans l'obéissance. Vous n'avez pas à vous repentir ni de l'un ni de l'autre ; Dieu vous est apparu plein de tendresse et de bonté, et vous avez trouvé en lui une joie profonde.

Dites-vous bien que vous n'auriez rien à gagner loin de l'amitié divine. A quoi bon refaire pour votre compte la triste expérience d'Adam et Eve ou de l'enfant prodigue ? Les joies que le démon ou ses créatures vous promettent en échange des dons de Dieu, seront tout aussi pauvres et mensongères que les promesses de Satan à nos premiers parents ; et derrière elles, au lieu de la joie et de l'enthousiasme dont je parlais tout à l'heure, il ne vous restera que tristesse et dégoût.

Et puis, songez que vaincre son orgueil, reconnaître son erreur, s'humilier et demander pardon, cela suppose une transformation morale, un revirement intérieur qui est loin d'être accordé à tout le monde ; aussi voit-on souvent, sur le chemin de la vie, de ces âmes frappées par Dieu et appelées à son tribunal sans réconciliation ni pénitence, de ces prodigues surpris par la mort, loin de la maison paternelle !

Mes chers enfants, comme vous auriez tort de vous priver des grâces, des consolations, des forces et de l'espérance que met au cœur la vie chrétienne, la vie des vrais enfants de Dieu ! Vous ne trouveriez en échange que l'amertume d'une existence sans espoir de salut et sans mérites pour le ciel.

Mais surtout vous seriez exposés à perdre éternellement le bonheur que le Christ vous a mérité par sa mort, et auquel vous donnent droit votre baptême et votre titre de fils de Dieu.

Tout au contraire, le bon chrétien qui vit en état de grâce en s'appuyant sur la communion, celui-là est en paix ; car « celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus, demeure en moi et moi en lui, » et celui-là « a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. » Par la communion, un chrétien reste uni au Christ ; il est semblable, pour employer la comparaison de Jésus lui-même, à la bran-

che unie au tronc, qui en reçoit la sève et la vie pour porter du fruit ; au lieu que la branche coupée, qui bien vite desséchée n'est plus bonne qu'à faire du feu, c'est l'image de l'âme coupable, sans mérites ni vertus, condamnée, si elle ne se repent, au feu éternel de l'enfer.

S. Paul, écrivant aux Romains, leur disait : « L'Esprit-Saint rend témoignage à nos âmes que nous sommes fils de Dieu ; si nous sommes fils, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ. » S. Paul affirme par là les droits sacrés et les sublimes prérogatives de notre baptême ; fils de Dieu, cela dit autre chose qu'un simple titre de gloire, cela implique une vie d'intimité, une vie de famille avec Dieu dès ici-bas, cela nous prépare et nous assure une vie de bonheur infini et éternel avec Dieu contemplé face à face dans la splendeur de sa gloire.

Mais les fils prodigues et maudits n'ont point de part à l'héritage paternel. Seuls, les fidèles, ceux qui auront vécu dans l'amitié divine, ou que la miséricorde du Père céleste aura ramenés en temps utile dans le droit chemin, auront part à l'héritage du royaume.

* *

Mes chers enfants, on a coutume de célébrer dans l'allégresse et avec solennité parfois l'anniversaire des grands événements. Tel est ce jour, où vous prenez conscience de l'incomparable valeur de votre titre de fils de Dieu et de la grâce de votre baptême. Il est dans la vie des heures joyeuses, celles où l'on découvre des trésors insoupçonnés jusque-là. Enfin il est des heures graves et solennelles où l'on prend des engagements pour toute sa vie. Vous êtes à l'une de ces heures-là. Puissiez-vous rester fidèles au serment que vous allez prêter aujourd'hui, et si vous n'avez pas l'incomparable grâce de garder toujours l'innocence de votre baptême, que du moins, sur le chemin de la vie, vous restiez de vrais enfants de Dieu, d'autant plus assidus à la table de famille que vous auriez davantage de luttes à soutenir ; afin qu'au jour où Dieu vous rappellera, vous puissiez vous endormir en paix dans une filiale confiance et mériter ce bel éloge : « Il est entré dans la maison du Père. » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

LE MARIAGE CHRÉTIEN

Mademoiselle, Monsieur,

L'Eglise appelle cette terre une vallée de larmes et la vie de l'homme en ce monde un exil. Hélas ! il n'est que trop vrai. Pourtant, au milieu de ces larmes et dans les rigueurs de cet exil, Dieu fait luire sur ses enfants quelques jours qui semblent s'éclairer de la lumière du Ciel et se pénétrer de douceurs ineffables.

N'est-ce pas aujourd'hui pour vous un de ces jours bénis, et ne pouvez-vous pas répéter cette parole de l'Eglise dans ses plus joyeuses solennités : « Voici un jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse » ? Oui, cette parole, vous pouvez la dire, mais à condition que ce soit en son entier. Si, en effet, la joie vous est permise avec les plus douces espérances, c'est que Dieu est entre vous, à cette heure, pour vous enrichir de toutes ses grâces et vous bénir comme les enfants de son cœur.

En dehors de cette intervention divine, rien ne vous serait assuré. Le mariage, comme toute autre chose d'ici-bas, demeurerait imparfait, incapable de contenter vos désirs, et sujet à de bien tristes retours. Et ne pensez pas qu'il fallût accuser de cette insuffisance la volonté humaine. Non ; l'homme y mettrait tout son effort, tout son courage, tout son cœur, en un mot, qu'il ne changerait pas la nature des choses. Tout ce qui vient uniquement de l'homme est et demeure humain, et tout ce qui est humain reste, par quelque côté, étroit, imparfait et prêt aux ruines.

Aussi, quand l'apôtre S. Paul exaltait l'état du mariage en proclamant sa singulière grandeur, il regardait plus haut que la terre et prenait ailleurs ses motifs. « Ce sacrement est grand, disait le saint apôtre. Oui, je dis qu'il est grand, dans le Christ et dans l'Eglise. » Oh ! bénissons Dieu : nous voici à l'abri des craintes mortelles ; le sol s'affermit sous nos pas. Quelle grandeur, quelle noblesse dans cet exemple qui vous est proposé ! Le Christ et son Eglise, type sacré de l'union des époux. Voyez donc en ce divin Modèle quels liens doivent unir vos cœurs, quelles flammes les animer.

« Hommes, ajoute S. Paul, aimez vos épouses ainsi que le Christ a aimé l'Eglise, » comme s'il eût dit : Que toutes vos tendresses, que votre dévouement le plus généreux, le plus entier, soient promis à jamais et assurés à celle que vous voulez vous unir. Rien n'a coûté à Jésus-Christ pour son Eglise, ni les travaux qui l'ont établie, ni les sueurs qui l'ont fécondée, ni le sang versé à flots pour en assurer la durée immortelle. Epoux chrétiens, prenez exemple. Il y a là de quoi tenter les cœurs les plus héroïques.

« Et vous, épouse, continue l'Apôtre, soyez soumise à votre époux. » Qu'il trouve en vous les mêmes charmes que le Christ en son Eglise. Fleurs d'innocence, religieuse fidélité, sincère dépendance que rende facile le sentiment d'un profond et constant amour, tous ces trésors, vous les devez à votre époux comme un bien entre tous désirable, celui qu'aucun autre ne saurait remplacer.

Et si un pareil idéal vous semblait trop au-dessus des forces humaines, si vous doutiez, même en le voulant généreusement, d'y atteindre jamais, rassurez-vous : l'œuvre n'est pas impossible. Elle est facile même autant qu'elle est douce, avec les grâces d'En-haut qui vous sont promises. Dieu descendra dans vos âmes par le Sacrement ; et avec lui la lumière, la force, la paix, la douceur, tous ces dons du Ciel qui dans le mariage chrétien gardent la vie des époux, malgré d'inévitables épreuves, dans l'honneur d'une conscience sans tache et dans la joie sans pareille du devoir toujours accompli.

* *

Ces dons de Dieu, j'ose vous les promettre en abondance, sans crainte de trop m'engager. Et ce n'est pas seulement sur la pure et toute gratuite bonté de Dieu que se fonde mon espérance, mais aussi sur votre mérite, autant du moins qu'il est permis de parler du mérite d'une créature vis-à-vis du Créateur.

Et en effet, aux yeux de ceux qui voient seulement à la surface, il n'y a peut-être ici, à cette heure, qu'une de ces unions qu'on célèbre tous les jours. Mais ceux qui savent regarder plus au fond y découvrent bien autre chose. C'est pour eux la bénédiction de Dieu venant couronner dans leurs enfants deux familles où fleurirent toujours les plus nobles et les plus chrétiennes vertus.

A de pareilles heures, le monde se préoccupe surtout de questions toutes matérielles, d'un nom plus ou moins illustre, d'alliances plus ou moins brillantes. Sans doute, rien n'est à mépriser parmi les dons de Dieu. Mais au-dessus de ces biens comment ne pas placer le trésor de cette vieille foi chrétienne, courageuse, portant haut son drapeau, sans crainte et sans défaillance, que vos parents vous ont léguée comme le meilleur de leur patrimoine ? Quelle joie et quelle fierté pour vous de n'avoir pas à chercher ailleurs que dans vos familles, les exemples à suivre et les vertus à imiter !

Vous savez, Mademoiselle, dans quelle famille vous entrez. Aucune distinction n'y manque. Les plus beaux souvenirs s'y rencontrent à chaque pas...

A côté de cette illustration dans l'Eglise et dans les armes, il est une autre gloire, digne aussi de tous les respects, que vous trouverez dans la maison : celle de la justice toujours rendue sans défaillance et sans compromis, dans le sentiment de l'honneur et d'une conscience que rien ne put fléchir jamais. Magistrat à la mode antique et promis au plus brillant avenir, chrétien convaincu et agissant, véritablement apôtre, écrivain de marque, poète à ses heures (vous le savez, Mademoiselle), rien ne semblait manquer à l'auréole de l'homme remarquable qui sera votre père, sinon peut-être le rayonnement d'une disgrâce imméritée et portée noblement. L'épreuve est venue à son heure, Mademoiselle, et en vous inclinant sous les bénédictions de votre père, vous pourrez lui redire cette parole qui ira droit à son cœur : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Que pouvait être le fils de tels parents ? Le fruit vient de l'arbre. Vous le pressentez donc déjà. Education parfaite, dans la famille d'abord et ensuite dans les collèges de la Compagnie de Jésus, foi vive et pratique jamais altérée, noblesse de cœur à laquelle tous rendent hommage, tous ces trésors, Mademoiselle, votre fiancé vous les apporte aujourd'hui. En quelle parfaite estime il est tenu par ses chefs, la présence d'un éminent général vous le dit hautement, comme ce nombreux concours d'amis témoigne des chaudes sympathies qui l'entourent et qui l'honorent.

Et maintenant, Monsieur, faut-il devant vous faire l'éloge de celle qui va vous être unie et des parents qui l'ont élevée ? Ne redoutez ici aucun mirage. Toutes les vertus, tous les charmes qu'on peut souhaiter dans la jeune fille dont on fait sa compagne, vous les trouverez dans celle qui vient à vous. Ouvrez-lui donc vos bras et votre cœur.

L'avenir vous dira, bien mieux que mes pauvres paroles, le trésor que Dieu vous donne en elle, et à votre foyer, comme en une terre bénie, sous les rayons de la foi vivifiante, vous verrez fleurir l'amour chrétien, les pures joies et la paix.

V

AU MARIAGE D'UN LIEUTENANT

Mes chers amis,

Le spectacle joyeux d'un jeune couple s'avançant, le sourire aux lèvres, au pied de l'autel, sous l'œil du Christ, pour demander à Celui qui gouverne tout, une bénédiction qui embrasse toute une vie, m'a toujours ému ; et quand par une circonstance particulière, de parenté ou d'affection, je me suis trouvé mêlé de plus près à cette joie de deux familles se liant l'une à l'autre par le *Oui* solennel prononcé par leurs enfants, j'ai toujours surpris mon imagination rêvant d'un bonheur grand comme le monde, grand comme Dieu qui en est la source.

Ce bonheur de mon rêve, c'est dans vos âmes pleines de vie et d'espérance que mon cœur d'ami et de prêtre veut le voir couler à flots aujourd'hui. Mais ce bonheur que nous rêvons pour vous, mes chers amis, savez-vous ce que c'est ?

« C'est, nous dit un vieux philosophe, la résultante de deux forces connues : la conscience satisfaite et le devoir accompli. » Si donc Dieu verse aujourd'hui dans votre âme un bonheur qui se continuera, c'est parce que l'un et l'autre vous saurez, grâce à ce je ne sais quoi qu'on appelle l'affection mutuelle, vous rendre les obligations du mariage douces et légères à porter.

Tous ces devoirs se résument en un seul : l'amour chrétiennement compris. Vous vous aimerez donc l'un et l'autre comme le Christ aime son Eglise et comme il en est aimé, selon l'expression de nos Saints Livres. *Viri, diligite uxores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam* (Eph., v, 25). Vous vous aimerez, non seulement parce que vous êtes faits l'un pour l'autre, et parce que vous êtes dignes l'un de l'autre, mais parce que Dieu le veut, comme il le veut, et dans l'ordre et la mesure où il le veut.

Vous, mon cher ami, vous aimerez votre épouse comme une compagne, comme une aide semblable à vous, *faciamus ei adjutorium simile sibi* (Gen., II, 18) ; vous lui servirez de guide et de conseil, vous serez sa force et son appui comme elle sera votre consolation, votre charme et votre trésor.

Tous ces sentiments, que par ma bouche la religion vous inspire, vous les trouverez naturellement dans votre cœur, ce cœur que vous avez si sensible et si bon ; vous les trouverez dans ce naturel si heureux que le Seigneur vous a donné ; vous les trouverez unis à ces principes de loyauté, de travail et d'honneur que symbolise la glorieuse livrée que vous portez si fièrement et si noblement ; principes sur lesquels je voudrais pouvoir m'étendre avec une douce complaisance, si la confiance amicale dont vous m'avez fait le dépositaire ne me commandait la discrétion et la réserve.

Pour vous, Mademoiselle, vous aimerez votre époux comme votre chef et votre soutien, vous répondrez à ses soins par vos attentions à lui plaire, vous partagerez ses peines comme il partagera les vôtres, vous les adoucirez par ces aimables prévenances qui sont plus particulièrement attachées au caractère comme aux vertus de la compagne de l'homme.

Tels sont vos devoirs à tous deux.

Ce sont ceux que Dieu Créateur imposa à nos premiers parents, quand il bénit en personne le premier mariage sous les frais ombrages du Paradis terrestre. *Benedixitque illis Deus.* (Gen., I, 28).

Oui, mes chers amis, tout vous sourit, et l'avenir s'ouvre radieux devant vous, mais à une condition : c'est de ne jamais oublier Dieu qui vous a faits l'un et l'autre ce que vous êtes aujourd'hui, et qui a favorisé admirablement cette union qu'en son nom je bénis joyeusement.

Quand le voyageur a parcouru un grand chemin, et quand ses forces commencent à s'épuiser, son esprit se reporte comme de lui-même au double terme de son voyage.

Vous rappelez-vous, mon cher ami, ce soir brumeux d'automne, où quittant pour la première fois le foyer paternel, en y laissant avec quelque jalousie ce jeune frère et cette grande sœur dont l'affection pour vous a grandi avec les ans, vous arriviez devant cette maison grise aux nombreuses fenêtres que surmonte la croix du Christ, pour y demander à des maîtres dévoués l'éducation chrétienne, et cette instruction solide qui a fait de vous, non seulement un homme, mais un soldat chrétien ?

Votre mère, cette femme éprouvée, que je vois là si fière de vous, rentrée au milieu du bruit quotidien de son commerce absorbant, ce soir-là, allongea sa prière. Empruntant les paroles de je ne sais plus quel personnage classique, qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait le cœur, elle disait :

« Je vous offre mon fils, Dieu faites-en le vôtre.
Digne de votre appui, qu'il n'en cherche pas d'autre ;
Qu'un jour il soit la joie et l'honneur de sa mère ! »

Si Dieu n'a pas exaucé le premier vœu de la mère, du moins il a écouté le second. Si, avec ces nombreux amis avec lesquels vous avez lutté, non sans gloire, sur les bancs du Petit Séminaire de Langres, vous ne vous êtes pas engagé dans la cohorte sainte des prêtres du Christ, c'était parce que le Dieu des armées vous avait marqué d'avance pour porter fièrement l'épée des défenseurs de la Patrie, et devenir en quelque sorte le prêtre du patriotisme et du dévouement, le gardien de tout ce qu'il y a de plus grand au monde après la croix du Christ : le glorieux étendard, le drapeau de notre France chérie, « ce noble haillon qui contient dans chacun de ses plis les cendres vénérées des aïeux et le ciel aimé de la Patrie », et qui sait si l'exemple de cet oncle, qui portait déjà l'épaulette d'or, n'a pas été pour vous un encouragement dans cette noble carrière ?

Malgré tous ces rayons d'orgueilleuses espérances brillant au ciel radieux de votre vie, je suis sûr que souvent votre imagination, je devrais dire votre cœur, vous a ramené vers cette maison blanche pleine de vie, où la mère active et la grande sœur laborieuse gagnaient le pain de la famille.

Puis quand la sœur de Chaumontaise devint Langroise, le spectacle de la jeune famille se multipliant dans le bonheur et l'espérance, n'a-t-il pas fait naître dans votre âme ce désir bien doux et bien légitime de fonder là-bas, sous le ciel de ce beau pays que l'univers, avec envie, appelle, non sans raison, la Côte-d'Or, une famille, pour vous aussi, pleine de bonheur et d'espérance !

Et ce sont vos vertus, Mademoiselle, qui doivent être le fondement de cette famille rêvée. Elevée dans un foyer laborieux et pacifique, vous avez appris de bonne heure, vous aussi, dans une maison où régnait royalement la croix du Christ, les quatre choses que l'on demande à une compagne chrétienne : la vertu pour votre cœur, la modestie pour votre front, la douceur pour vos lèvres et le travail pour vos mains.

Ces vertus, que le Livre de la Sagesse (Prov., xxxi) recommande si religieusement au sexe pieux, sont les plus beaux joyaux que des parents chrétiens puissent léguer à leurs enfants.

Ils formeront, Mademoiselle, votre corbeille de mariée.

Mais, en plus, Dieu a voulu que, un jour, la Déesse de la Fortune, presque sans que vous vous y attendiez, s'arrêtât riante devant la fenêtre fleurie de votre chambre de jeune fille ; j'en bénis la Providence, pour vous, et pour cet ami dont votre père devient le père, et à qui votre mère et votre tante prodigueront leurs caresses pleines de douceur et leurs conseils pleins d'une sage expérience.

Mes amis, permettez-moi encore un mot. Ne vous fiez pas, uniquement, à ce qui ne dure pas plus que nous ; que vos cœurs et vos espérances s'élèvent plus haut. A côté de la noblesse de la terre, il y a la noblesse du ciel. Que le mariage chrétien fasse de vous des nobles des deux mondes auxquels nous appartenons par l'âme et par le corps ; je veux dire : que cet hymen réalise en vous de nobles époux, de nobles chrétiens ; car vous vous apercevrez bientôt que dans le cours de votre vie vous aurez plus d'une fois besoin de cette foi et de cette espérance robustes que nous donne une religion trop souvent oubliée.

Si j'étais, pour vous, un ami selon le monde seulement, je me contenterais de ces souhaits du grand poète : « Que jamais ils ne voient

L'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux,
La ruche sans abeilles,
La maison sans berceaux ! »

Mais, comme prêtre du Christ, votre Maître et le mien, je veux pour vous, chers amis, murmurer une autre prière : « Oui, ô mon Dieu, comblez cette alliance de vos bénédictions les plus abondantes ; environnez l'union de vos enfants de prospérité et de bonheur. Confiez-les, comme autrefois le jeune Tobie, à la garde d'un de vos anges, qui sera l'ange de la famille naissante. Qu'ils se chérissent, qu'ils se consolent et qu'ils s'animent réciproquement à la pratique du bien ; qu'ils vieillissent ensemble, qu'ils voient les enfants de leurs enfants grandissant dans la joie ; que pour eux les années heureuses ne se comptent pas, mais qu'elles se multiplient et se multiplient encore, pour former une couronne de bonnes œuvres inestimables, dont ils trouveront l'un et l'autre la récompense au grand jour des unions éternelles. » Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

C

MARIE DE CLÉOPHAS

I

La sainte femme désignée dans l'Evangile sous le nom de Marie de Cléophas y est spécialement mentionnée parce qu'elle était dans le groupe pieux qui s'était formé auprès de la croix pendant la lente ago-

nie du Sauveur. Mais ce n'était pas une convertie de la onzième heure, et elle n'avait pas attendu au moment suprême pour témoigner son dévouement. Son origine même devait la rapprocher du Christ, dont elle était, selon la chair, une proche parente : en effet, comme l'affirme S. Jean de la façon la plus nette, elle était une sœur de la T. S. Vierge : « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. » (XIX, 25).

Quelques écrivains se sont demandé si cette expression « Marie, femme de Cléophas, » ne désignait pas une autre personne que celle indiquée par les mots : « la sœur de sa mère. » Mais, répond Fillion, « d'après le sentiment le plus commun dans l'antiquité comme de nos jours, les mots *Maria Cleophæ* sont une apposition à *soror matris*. » Il n'y a donc pas lieu d'aller rechercher des interprétations hasardeuses, et le mieux est de nous en tenir à l'opinion qui a été celle de l'ensemble des savants catholiques, depuis le début du christianisme jusqu'à présent.

On pourrait se dire que le seul fait de ces relations familiales avec Jésus enfant et sa vénérable Mère avait dû déterminer notre Marie d'aujourd'hui à reconnaître la divinité du Rédempteur et à se consacrer à son service. Mais il ne faut pas oublier qu'un certain nombre des parents de Notre-Seigneur, loin de seconder ses efforts, s'étaient au contraire déclarés contre lui, avaient répandu le bruit qu'il avait perdu la raison, et avaient même parlé de le faire enfermer, lorsqu'il commença sa prédication qui leur paraissait compromettante. Ce n'étaient donc point des considérations humaines, ni les attaches de l'ordre naturel, qui avaient déterminé Marie de Cléophas à embrasser la doctrine nouvelle ; c'était son désir de vérité, fécondé par la grâce d'En-Haut.

Bien avant que Notre-Seigneur ait commencé sa vie publique, et peut-être même avant sa naissance, elle avait épousé un certain Cléophas ou Alphée, que l'on a confondu quelquefois avec un des deux disciples à qui Notre-Seigneur apparut sur le chemin d'Emmaüs. La similitude des noms explique cette erreur sans la justifier. Le fidèle d'Emmaüs s'appelait plutôt Cléopas, nom contracté de celui de Cléopatros, tandis que l'époux de Marie était désigné par un vocable d'origine araméenne que les textes grecs ont rendu de deux façons différentes, Cléophas ou Alphée.

La Providence avait béni cette union, car la famille de Marie comptait au moins quatre fils. Deux d'entre eux méritèrent d'être élus parmi les Apôtres : S. Jacques le Mineur et S. Jude. Les deux autres furent Joseph, que la Tradition regarde comme l'un des soixante-douze disciples, et Simon qui, d'après la même source, devint évêque de Jérusalem après le martyre de son frère, S. Jacques.

Marie ne voulut pas laisser à ses enfants le privilège exclusif de s'offrir, corps et âme, pour la propagation de la Bonne Nouvelle. Comme il lui était impossible de prêcher directement, elle s'avisa d'une autre manière de servir efficacement le Messie. Pendant que le Christ allait de bourgade en bourgade, entouré de ses apôtres, afin de répandre l'Evangile, il n'était guère loisible, ni à lui-même ni à ses amis, de s'occuper des questions matérielles comme celles du logement, du vêtement, de la nourriture. Sans doute, Jésus aurait pu facilement y pourvoir à coups de miracles ; mais cela n'entrait pas dans ses plans divins, car des prodiges continuels de cette sorte, réalisés à son propre avantage, n'auraient guère été aptes à produire l'effet apologétique cherché. Il valait donc mieux que des personnes dévouées, qui suivaient le Messie à distance, s'occupassent de ces affaires, qui d'ailleurs ont toujours été du domaine des femmes. Marie de Cléophas se joignit donc à la caravane féminine qui pourvoyait aux besoins des célestes missionnaires. Du reste, rien n'empêche qu'à l'occasion elle n'ait, ainsi que ses compagnes, répandu la bonne parole dans les cités qu'elle traversait, non pas sous forme de discours proprement dits, ce qui eût semblé étrange, mais dans ces conversations privées que la familiarité de ce pays et de ce temps rendait si faciles à engager, même avec des gens inconnus.

II

L'Ecriture ne nous renseigne nullement sur ce que faisait Cléophas pendant que son épouse et ses fils marchaient à la suite du Rédempteur. Peut-être était-il déjà décédé. Peut-être encore, choisissant la part la moins glorieuse, s'occupait-il de soigner, en l'absence de sa famille, la maison et le patrimoine. Il est bon, du reste, de remarquer que les absences de Marie n'étaient pas continuelles. Elle pouvait revenir de temps à autre dans sa demeure, ainsi que les disciples le firent eux-mêmes en plusieurs occasions. Mais lorsqu'approcha le moment décisif de la Passion, tout le groupe fidèle se rassembla autour du Maître pour l'accompagner à Jérusalem.

Les saintes femmes n'assistèrent ni au banquet divin de la Cène, ni à l'arrestation du Christ au jardin de Gethsémani, ni aux divers jugements qui se succédèrent pendant la nuit sanglante. Les mœurs et les convenances de l'époque les obligeaient, dès le soir venu, à se renfermer strictement dans la maison où elles avaient établi leur résidence provisoire.

Mais elles furent debout dès l'aurore du Vendredi Saint et rejoignirent le Sauveur pendant son dur trajet du Prétoire au Golgotha. Quand on fut arrivé sur le lieu du supplice, un cordon de troupes les empêcha d'approcher à proximité de l'endroit où les bourreaux clouaient les condamnés sur leurs croix. Mais quand celles-ci furent enfin dressées entre le ciel menaçant et la terre maudite, la consigne se relâcha quelque peu, et Marie de Cléophas et ses amies purent parvenir assez près de Notre-Seigneur pour recueillir ses dernières paroles.

A ce moment, l'apôtre S. Jean était déjà venu se joindre à elles ; et ce fut alors qu'il eut le douloureux bonheur de s'entendre dire par son Maître, qui le confiait à la Vierge : « Enfant, voilà ta Mère. » Car la Reine des Sept-Douleurs était présente, elle aussi, en dépit de l'atroce martyre que lui infligeait la vue de son Fils expirant. Elle savait que son devoir était de ne pas abandonner Jésus, jusqu'à la dernière minute, et qu'il lui fallait joindre son propre sacrifice à l'oblation du Rédempteur en vue du rachat de l'humanité. Marie de Cléophas et les autres la soutenaient au cours de cette terrible épreuve.

Si sceptique que l'on veuille paraître, on est bien forcé d'avouer que ces femmes accomplissaient là un acte héroïque, dont nous n'apprécions pas assez la surnaturelle valeur. A notre époque, la femme s'émancipe de plus en plus, et elle conquiert une liberté d'allures, déplorable d'ailleurs bien souvent,